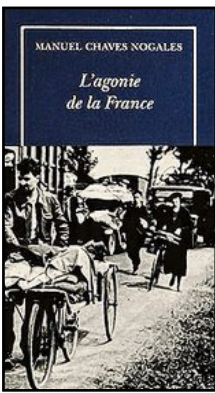


TÉMOIGNAGE

Chaves Nogales, un humaniste antifasciste

DANIEL FATTORE

Peu connu ici, Manuel Chaves Nogales (1897-1944) est une figure importante et attachante de la gauche intellectuelle espagnole. Journaliste comme son père, républicain de cœur, il est l'auteur d'un livre incisif et d'une grande hauteur de vues sur la guerre civile de 1936-1939. Recueil de neuf récits, écrits dès 1937 en France où il s'était exilé, *A feu et à sang* (Ed. Quai Voltaire, 2011) dénote une indépendance d'esprit doublée d'un fort tempérament. Prenant le point de vue de l'homme face aux tribulations de l'Histoire, Chaves Nogales y dénonce sans concession les nombreuses exactions commises alors par les deux camps en présence.



Pressentant la défaite des républicains, il s'était installé en France, dont il observe la marche vers la débâcle de 1940. D'où cet autre livre, *L'agonie de la France*, sorte de témoignage à chaud sur le Paris déliquescence des années 30, ses élites insouciantes et aveugles devant la montée des périls. Publié à Montevideo en 1941, le livre eut peu d'écho et ne fut même pas édité dans sa version anglaise à Londres où Chaves Nogales s'était réfugié en 1940. On le découvre aujourd'hui en traduction française, brûlot toujours aussi incandescent contre la médiocrité des classes dirigeantes d'alors. |

> Manuel Chaves Nogales, *L'agonie de la France*, trad. de l'espagnol par Catherine Vasseur, Ed. Quai Voltaire/La Table ronde, 221 pp.

MURIELLE MAGELLAN

Pour le meilleur et pour le pire

«J'ignorais ce jour-là que rappeler cet homme était la première enjambée sur ma plus périlleuse embarcation affective.» Jusqu'à cette phrase, le roman autobiographique *N'oublie pas les oiseaux* de la dramaturge Murielle Magellan narre la valse-hésitation d'une femme qui, à peine sortie de l'adolescence, se cherche. A partir de là, cette dernière va exprimer toute la détermination dont elle est capable pour vivre jusqu'au bout ses sentiments avec l'homme de sa vie.

Quel homme? Rien de moins que Francis Morane, «l'homme slave», metteur en scène de grands spectacles liés au bicentenaire de la Révolution française, à l'inauguration de Disneyland Paris ou à des comédies musicales à la mode. C'est aussi un Don Juan excentrique. Ce n'est pas de tout repos: s'il assume avec aisance une carrière d'artiste grandiose, il admet piteusement son humaine petitesse dès lors qu'il est poussé dans ses extrémités par une histoire sentimentale qui le dépasse.

Centré sur les sentiments, *N'oublie pas les oiseaux* retrace le vécu d'une femme de théâtre qui a poursuivi durant dix-sept ans un seul rêve d'amour passionné. Plus d'une femme, plus d'un homme aussi, se reconnaîtra dans l'histoire pleine de «bruit et de fureur» de Murielle Magellan. Elle va des instants d'acmé vécus dans une petite maison d'une campagne proche de Paris, animée par les galipettes des écureuils aperçus par la fenêtre, jusqu'aux affres d'une séparation froidement organisée.

L'auteure fait appel à un langage rythmé qui, riche en phrases sans verbes et en expressions familières, flirte avec une oralité de bon aloi. Loin de chercher à se donner le beau rôle, elle se met à nu en citant des pages de ses carnets intimes. Sincère, elle fait de chacun de ses lecteurs un témoin complice de son histoire d'amour tragique et passionnée et de ce qu'elle lui a apporté. Pour le meilleur et pour le pire. AF

> Murielle Magellan, *N'oublie pas les oiseaux*, Ed. Julliard, 343 pp.



Alexandre Friederich a pris l'avion orange dix-sept fois en vingt jours. Une expérience qu'il relate dans un petit texte décapant et nécessaire. KEYSTONE

L'orange mécanique du voyage

Essai. Nostalgique d'une époque où le voyage était une aventure, Alexandre Friederich interroge le mirage de l'aviation low-cost, symbole d'un continent sur son déclin.

THIERRY RABOUD

d

Durant la trêve hivernale, beaucoup d'Européens auront quitté leurs pénates pour s'envoler vers l'une des 155 destinations proposées par la compagnie EasyJet. Ils sont de plus en plus nombreux, cinquante millions en 2012, dix de plus en 2013. A tel point que ce mode de voyage, usuel, rapide, est devenu emblématique d'un début de siècle où l'on se meut sans même y penser, où le voyage, en fait, a disparu.

Pourtant, quelques relents de mauvaise conscience se font jour parfois. Car l'on sent bien que ce mode de déplacement à bas prix, où l'avion pour Budapest coûte moins cher que le train pour rejoindre l'aéroport, n'est pas durable. L'on devine aussi que ce coût, minime pour l'utilisateur, se paie forcément quelque part. Alexandre Friederich pointe ces aberrations avec l'ironie qu'il faut, avec l'acuité nécessaire pour dissiper les voiles orange du bonheur cosmopolite promis par la compagnie britannique.

L'écrivain et poseur d'affiches établi entre Fribourg et Mexico signe un petit opuscule sobrement intitulé *EasyJet*,

où l'homme contemporain placé entre les mains de la société éponyme devient un «enjeu commercial», une marchandise. Friederich en sait quelque chose: son ouvrage est le récit parfois cocasse, solidement documenté, d'une expérience extrême où la logique d'immédiateté et de mobilité permanente est poussée à bout.

Voyageurs infantilisés

En 2012, il rejoint dix-sept destinations en vingt jours, car «le monde n'attend pas», comme le clame le géant de Luton. Maximisant son temps passé en l'air, l'écrivain affûte un regard d'ethnologue sur le drôle de monde qui l'entoure, et sur celui qui, au sol, défile à toute vitesse sans que l'on s'en émeuve. «L'avion se pose sur l'aéroport de Londres-Gatwick. Je dors sur place. Demain, je prends le car pour l'aéroport de Londres-Stansted. Je dors sur place. Le lendemain, je vole vers Ljubljana. Le surlendemain, je retourne à Londres-Stansted. Je dors sur place. Puis je reprends le car pour Londres-Gatwick.» De ville en ville, Friederich

tourne en rond dans le ciel de l'Europe. Sa démonstration par l'absurde exacerbe le déplacement, tente de lui restituer sa densité mais se confronte à une entreprise insidieuse, fondée sur le «détournement des codes industriels de l'Union soviétique», qui infantilise ses voyageurs, ces «hommes sans terre» symboles du nomadisme contemporain.

Car il est loin le périple dans les airs qui coûtait le lard du chat, permettait d'étendre ses jambes, de manger sur une assiette et même de fumer. Et qui, surtout, se racontait comme l'on raconte une aventure. Avec l'arrivée du low-cost par le flair de l'entrepreneur chypriote Stelios Haji-Ioannou, l'aviation a changé de visage, a compressé ses coûts pour maximiser ses profits.

Continent sur son déclin

Friederich n'hésite pas à affirmer que l'homme, «naïf, égaré et soumis», s'y est adapté, comme il s'est adapté aux contraintes parfois absurdes qu'elle fait subir à ses passagers. Son observation critique du système Easy-

Jet l'amène à évoquer un homme nouveau, transformé par ce mode de déplacement devenu dangereusement banal, témoin d'un continent sur son déclin. «Traverser ville et pays au rythme d'une destination quotidienne (jusqu'à 8 heures par jour entre le vol et les transferts) plonge dans un état d'hypnose. Ce décalage donne un regard objectif sur la maladie d'un continent qui, après avoir transformé les peuples et les matières, renoncé à la conquête, déclare son histoire finie et crée une unité de recherche où transformer le corps et l'esprit.»

Ce mode de déplacement qui annihile les frontières et exacerbe le grand brassage culturel européen est celui d'une ère qui se termine, d'une période arrivée à son terme, pour Alexandre Friederich. Il signe aussi la mort du voyageur. Fascinante, car «toute transformation de l'homme obtenue sans l'exercice de la violence est fascinante». |

> Alexandre Friederich, *EasyJet*, Ed. Allia, 87 pp.

ALAIN CLAUDE SULZER

Une fugue pas toujours harmonieuse

STEFANO LURATI

Né en 1953 à Riehen près de Bâle, Alain Claude Sulzer a acquis une certaine notoriété en francophonie après avoir obtenu le Prix Médicis étranger. C'était en 2008 pour *Un garçon parfait*, son premier roman traduit en français. Paru en 2004, ce même ouvrage avait déjà été couronné en Suisse par le Prix Schiller. Depuis, les Editions Jacqueline Chambon ont publié *Leçons particulières*, *Une autre époque* et, tout dernièrement, *Une mesure de trop*. Dans ce quatrième roman, l'écrivain alémanique utilise une forme narra-

tive originale inspirée de la musique et présente dans le titre allemand: *Aus den Fugen*. Avec cette fugue où les protagonistes vont entrer les uns après les autres pour faire entendre leur voix, Alain Claude Sulzer narre les états d'âme d'un célèbre pianiste, Marek Olsberg. Au moment où il doit donner un récital très attendu à Berlin, le musicien voit subitement son monde intérieur se fissurer alors que, jusque-là, il avait toujours tout réglé et tout contrôlé.

Directement ou indirectement liés à lui, les treize autres personnages ont pour élément commun le

concert de Marek Olsberg auquel ils sont tous censés assister. Mais rien ne va se passer comme prévu et leur vie va, à des degrés divers, s'en trouver chamboulée.

Roman sur les apparences qui ne sont parfois que des façades, roman sur la fragilité des destins à la merci du hasard, *Une mesure de trop* n'atteint pas totalement son but. En multipliant les voix à l'excès au lieu d'approfondir ce qu'elles auraient pu avoir à nous dire, Alain Claude Sulzer ne maîtrise pas jusqu'au bout la complexité de sa fugue qui s'en

trouve simplifiée à outrance. L'impression qui prévaut alors est celle de personnages ballottés arbitrairement d'une page à l'autre et qui ne parviennent pas à acquérir une certaine épaisseur dans l'esprit du lecteur. Reste un livre qui se lit malgré tout avec intérêt. Un intérêt d'autant mieux sauvegardé à condition de ne pas se laisser tenter par le résumé au dos du livre qui, bien maladroitement, révèle beaucoup trop d'éléments importants du roman. |

> Alain Claude Sulzer, *Une mesure de trop*, trad. de l'allemand par Johannes Honigsmann, Ed. Jacqueline Chambon, 268 pp.